

Témoignage

Six jours aux urgences, à 85 ans : « C'est un enfer »

Nino-Anne Dupieux a vécu une expérience dont elle se serait bien passée. Elle a été emmenée au CHU d'Orléans, fin juillet, pour une hémorragie importante : aucun lit n'a pu lui être trouvé et elle est restée sur un brancard. En racontant son histoire, elle espère faire bouger les choses et rend hommage aux soignants.

MARIE GUIBAL
marie.guibal@centrefrance.com

De son séjour au CHU d'Orléans, Nino-Anne Dupieux n'aura vu que les urgences sans fenêtres. Elle a passé « six jours et cinq nuits » dans le service et raconte ce qu'elle appelle un « enfer ». À 85 ans, c'est la première fois qu'elle était prise en charge aux urgences pour une « hémorragie violente » et qu'elle a découvert le terrible envers du décor. Le 18 juillet, c'était un samedi soir, l'ancienne adjointe à la mairie d'Orléans (sous Jean-Pierre Sueur) arrive en ambulance, diligentée par le Samu : « Je baignais dans mon sang. Je me vidais par le bas. Je n'ai pas attendu à mon arrivée et ils m'ont tout de suite placée sur un brancard. Mais je ne savais pas encore qu'il me servirait tout

à la fois de lit, de chambre, de salle de soins, de toilette et d'examen, bref de lieu de vie » pendant si longtemps. L'ex-prof d'allemand ironise : « Il y avait une unité de lieu, comme au théâtre. » Elle est d'abord mise dans un couloir, à la queue leu leu avec de nombreux autres patients stationnés là. Elle le décrit comme « bordé de bout en bout d'autres brancards occupés de corps en souffrance. C'était dingue ! » Ayant un peu froid, elle demande une couverture. Las, il n'y en a plus. Un soignant lui apporte un second drap, faute de mieux.

Puis, une place lui est trouvée, dans la soirée, dans un box servant de salle d'examen. Un semblant d'intimité bienvenu car « les infirmières et soignants ont dû éponger mon sang et mes excréments, puis me nettoyer et me mettre au propre une demi-douzaine de fois car le sang ne cessait de jaillir ». Humiliant, gênant : « Je ne suis

Les soignants, « j'ai une folle tendresse pour eux. Ce sont des anges »

plus qu'un corps ». Mais les soignants veillent sur elle : « Grâce à leur bienveillance et même parfois leur gaieté, j'ai pu surmonter ma gêne et ma pudeur. »

Et c'est précisément cela que veut mettre en lumière Nino-Anne Dupieux : malgré ces conditions d'accueil dantesques, les personnels se sont tous montrés « admirables. D'une gentillesse, d'une patience. J'ai une folle tendresse pour eux. Ce sont des anges en enfer ». Un bel hommage pour ces soignants, également victimes d'un système qui dysfonctionne. *La République du Centre* s'en est fait l'écho fin avril, déjà, à travers le témoignage de trois soignantes des urgences qui décrivaient ces conditions d'accueil et de travail indignes. « Il y a deux catégories de gens qui souffrent : les malades mais aussi tous les soignants », insiste-t-elle.

Des examens sans anesthésie

Le temps passe et Nino-Anne continue de saigner, au point de devoir être transfusée à deux reprises. Le temps passe et aucune chambre ne se libère pour elle. « Tous les jours, on me disait que j'en aurais une. » Mais les murs marron de son box et son brancard sont son seul horizon. À peine aperçoit-elle un peu le ciel, en se rendant à sa dialyse par deux fois.

Elle dispose d'une carafe d'eau mais n'est pas nourrie pendant plusieurs jours, au cas où une opération serait nécessaire. « Au troisième jour, un peu clandestinement, mon mari et mon fils ont pu venir m'apporter des affaires. J'ai mangé ce pain au chocolat vers

22 heures, c'était le bonheur total ! », se souvient-elle, un sourire de gourmande aux lèvres.

Une gastro-entérologue vient la voir. Des examens sont nécessaires (fibro-, colo- et rectoscopie) et on lui propose de les faire sans anesthésie, faute d'anesthésiste disponible. Y a-t-il eu un dysfonctionnement ? « Dans ce cas, on fait donc les examens douloureux ou même les opérations à vif, à cru ? », s'indigne-t-elle. Elle accepte un des trois examens après avoir reçu un « léger décontractant ». Elle refuse, en revanche, les deux autres.

La vieille dame, qui ne dort qu'une heure par nuit, constamment réveillée les allées et venues, la lumière, les cris des patients, et qui a perdu beaucoup de sang est épuisée. Au sixième jour, « j'ai dit, je ne passe pas une sixième nuit d'enfer comme ça. Le saignement s'était arrêté. J'ai appelé mes hommes - mon mari et mon fils - et je leur ai demandé de venir me chercher. J'ai signé une décharge et ils m'ont fait passer un scanner juste avant mon départ. Dont je n'ai pas eu le résultat. » Quand elle nous reçoit, Nino-Anne s'excuse de ne pouvoir se lever. En raison d'un mal de dos, qu'elle impute à son séjour sur le brancard, elle doit se « caler les reins dans le fauteuil ». De cette expérience très pénible, elle retire « une énorme rage contre le système. On démantèle le service public au nom de la financiarisation, de la performance. On déshumanise la santé et les gens souffrent ». Ses pensées vont aux soignants, ses « anges », et elle s'interroge : « Combien de temps vont-ils tenir ? » ●



Réactions

Direction du CHU et ARS

La direction du CHU d'Orléans n'a pas été sollicitée directement par Nino-Anne Dupieux, qui a d'abord contacté les médias locaux. Cependant, elle a répondu par écrit, rappelant que les urgences accueillent chaque année « près de 118.000 patients ». Elle indique qu'« il est exceptionnel qu'un patient reste plus de quarante-huit heures sur un brancard [...] Nous ne pouvons que le regretter ». Mais elle reconnaît que « certains patients peuvent connaître des délais d'attente supérieurs à nos standards habituels. La période estivale est traditionnellement plus tendue ». La direction ajoute qu'« un programme de réouverture de 42 lits de médecine » a été présenté aux instances de l'établissement pour augmenter les capacités d'hospitalisation en aval. Les recrutements seraient en cours et ces lits devraient être fonctionnels entre septembre et novembre. De son côté, l'Agence régionale de santé Centre-Val de Loire (ARS) n'a pas manqué de réagir. Hier matin, elle a demandé au CHU de mener « un retour d'expérience approfondi sur cette situation » pour déterminer les causes ayant entraîné une durée aussi longue de prise en charge. Objectif : « identifier les mesures organisationnelles susceptibles d'éviter le renouvellement d'une telle situation ». L'ARS conclut qu'elle « sera particulièrement attentive aux conclusions du retour d'expérience ».

Son témoignage, révélateur du malaise dans les hôpitaux, a été repris par les médias nationaux : Nino-Anne ne s'y attendait pas, elle qui voulait alerter « en local ». PHOTO MARIE GUIBAL

REP